

Ils m'ont appelée la Rouge Bête. Ce n'était pas méchamment.

DEPUIS QU'EMELINE AU BORD DE SES SIX ANS LES AVAIT LUES, perchées en haut de la page couverte d'une écriture ronde appliquée, au craion pâli, les deux phrases lui tenaient compagnie, accrochées pour jamais à l'en-tête de ses pensées quotidiennes.

C'étaient des feuilles de papier de mains inégales, vergé de Hollande pour la première grande partie et vélin pour un dernier tiers, dont certaines portaient les traces de bien fortes fatigues et aussi de dommages d'éraflures et de déchirures sur leur pourtour, de pliages qui avaient amputé certains mots. Le manuscrit avait près de deux pouces d'épaisseur, serré dans une couverture souple de parchemin encollé sur un galuchat roussâtre, fermée par des rubans sur chacune des tranches. Emeline savait lire depuis peu et sa gourmandise pour la chose ne faisait que s'épanouir au fur des jours. Tout ce qui lui tombait sous les yeux, imprimé ou écrit à la main, était bon à dévorer gloutonnement.

Les phrases ne l'avaient pas quitté, ni le souvenir du moment de leur rencontre, dans cette pièce de la grande maison qui serait ce que M. Forestier appelait « notre bibliothèque », pour l'heure encore fleurant l'essence de bois blanc, les colles et vernis, aux rayonnages fort peu garnis. La plupart des livres ramenés de France se trouvaient toujours dans des caisses entassées, en guise de meubles, au centre de la surface de parquet roux.

Un après-midi tellement chaud de juillet. Vacillante de chaleur, en chemise et les pieds nus, cherchant le chat Pompon qui d'ordinaire partageait sa sieste et qui ce jour manquait au rendez-vous, elle avait poussé la porte entrouverte, était entrée dans la pièce gorgée de silence et de cette poudreuse lumière que tamisaient les lamelles des hauts volets étroits tirés. À peine franchi le seuil, Emeline avait été saisie par cette sorte de magie qui baignait l'endroit, son cœur s'était mis à battre plus fort. Des mouches comme des étincelles dorées passaient et repassaient dans les zébrures de soleil que les interstices traçaient de part et d'autre de la pièce. Du dehors lui venait, assourdie, une lointaine conversation, dans le jardin, entre Joseph le jardinier et ses garçons – ou d'autres personnes, mais elle reconnaissait la voix et le ton nonchalant de Joseph.

Elle avait fait un pas et les lames du parquet posées depuis moins de deux mois avaient émis un petit gémissement de surprise. Pour une très mystérieuse raison, Emeline s'était sentie traversée par une sorte de vertige, comme quand on a tourné tourné tourné sur soi-même en écartant les bras et en fermant les yeux, qui pouvait aussi n'être pas très éloigné du bonheur. Traversant la pièce à pas lents, dans la pénombre douce – Pompon avait surgi tout à coup de nulle part, assis sur une des caisses au couvercle décloué. Il s'était laissé attraper sans résistance. Pompon ne résistait jamais. Par l'ouverture du couvercle glissé, elle avait aperçu le contenu de livres reliés de cuir fauve, et le premier, celui-là, qui n'en était pas un, le manuscrit dans son portefeuille souple de parchemin grisâtre sans autre inscription que des taches et des éraflures de longue vie, elle l'avait tiré de la caisse et posé sur le couvercle de planches et, Pompon sous le bras, elle avait de sa main libre dénoué les rubans qui fermaient la couverture. Penchée, lèvres pincées, les sourcils froncés dans une mimique d'attention curieuse, elle avait lu à voix haute distinctement la première phrase écrite :

Ils m'ont appelée la Rouge Bête. Ce n'était pas méchamment.

Hiawana était entrée, alors, disant :

– Mon Dieu le ciel, mon petite amie, qu'est-ce que tu faites donc icitte, avec tes pieds nus sur la plancher? Il faut dormir, à cette heure maintenant.

Hiawana qui était la plus belle des négresses. Ni servante, ni esclave, ni maîtresse en ces lieux, et qui avait appris à lire en même temps qu'Emeline, sur le conseil de M. Forestier et sous les encouragements enthousiastes de la fillette. Qui lisait mieux sans aucun doute qu'elle ne prononçait, dans ce désordre n'appartenant qu'à elle, les mots de son parler ordinaire.

– Écoute, Hiawana! Écoute ce que j'ai trouvé!

Emeline avait relu triomphalement les phrases. Et quand elle avait levé les yeux sur Hiawana, illuminée par sa découverte et les perspectives promises par ce commencement de lecture, elle avait vu comme une toute soudaine peur triste tombée dans les yeux de la grande femme noire, le teint sombre doré de son visage devenu mat, le tremblement au bord de ses lèvres épaisses.

– Ce n'est pas encore le moment, avait dit Hiawana, dans un sourire difficilement revenu.

Et elle avait refermé la couverture et renoué les rubans et replacé, avec des gestes de grande précaution, le manuscrit dans la caisse où il était endormi, et repoussé le couvercle.

– Mais pourquoi? avait demandé Emeline. Mais qu'est-ce que c'est, dis, Hiawana?

– C'est une vie, ma miette...

– Mais la vie de qui donc, dis, Hiawana? Je veux savoir! Qui est la Rouge Bête, dis?

Hiawana s'était agenouillée devant elle. Les yeux soudainement embués de larmes. Néanmoins souriante, pour rassurer contre ce qui flottait quelque part au-dessus d'elles deux. Une image infiniment lointaine montait parfois au souvenir de la petite fille, et c'était ce visage d'Hiawana penché sur elle et ses lèvres chatonnant une mélodie de sons de son pays perdu, et ce visage, cette guirlande de sons étaient tout ce que le monde avait pu inventer de mieux pour rassurer et enfouir toutes les peurs. Il existait d'autres images associées, sombres, mais elles s'effaçaient de plus en plus, avec le temps... Hiawana grattouillait de ses doigts longs le crâne de Pompon pendu comme un gros chiffon placide au creux du bras d'Emeline et qui trouva le moyen de ronronner quand même, dans son inconfort, sous la câlinerie.

– Une dame, mon amour, avait dit la belle négresse aux cheveux pris dans un foulard de couleurs vives.

Qu'une dame pût répondre à ce nom-là avait proprement transporté d'aise la petite, l'avait illuminée comme d'un grand ravissement.

– Mais je veux lire cette histoire de Rouge Bête, Hiawana! avait-elle lancé, secouant un peu trop Pompon.

La réponse d'Hiawana était tombée sur un ton qui ne souffrait pas de réplique, irréfutable:

– C'est trop tôt, mon amour. Le temps viendra.

Emeline avait demandé:

– Tu connais cette histoire, Hiawana?

– Oui, mon amour. Oui, je connais bien.

– Et maman, Hiawana, elle la connaissait?

– Elle l'a connue.

– Et toi, Hiawana?

– Poquito...

– Et maman, Hiawana, tu la connaissais? J'aime bien quand tu dis.

– Un peu le moins, petiote. Un peu le moins que la dame.

– J'aime pas quand tu me dis « petiote », Hiawana.

– C'est ta maman, petiote, qui appelait comme ça...

– Pourquoi je ne peux pas lire la vie de la dame, alors, dis?

– C'est trop tôt, je te dis. Tu ne comprendrais pas des choses.

– Tu l'as lue, toi ?

Hiawana avait plissé les paupières. Avait essuyé ses yeux dans le creux de sa main, d'un geste détaché, comme on chasse une poussière. Elle avait dit :

– Je savais pas encore... Je l'ai entendue lire... Viens, présent. Tu dois faire une sieste, il fait bien trop la chaleur...

Elle s'était redressée, dans le bruit froufrou de sa robe. Prenant Emeline par sa main libre.

– Mais quand, alors ? avait demandé Emeline. Quand ce ne sera plus trop tôt, dis ?

– Dans cinq, six ans ? Quand tu en auras... douze. C'est bien ?

– Douze ans ! s'était exclamée Emeline, atterrée qu'on pût envisager un aussi long délai. Mais c'est bien trop tard, Hiawana ! Je t'en prie, je t'en supplie, Hiawana !

Elle avait eu beau supplier. Hiawana s'était montrée inflexible, comme elle savait l'être parfois. Elle avait dit :

– Douze ans, tu ne serais même pas encore une jeune fille, *pequeña*. Je ne suis même pas sûre que ce ne sera pas encore beaucoup trop tôt !

– À douze ans, je serai une jeune fille ! Je serai une *señorita* ! Si je ne peux pas lire, tu me raconteras ? Je t'en prie, Hiawana !

Hiawana avait dit :

– Nous verrons, ma miette.

Après ce jour, le manuscrit dans la couverture de galuchat avait disparu de la caisse au couvercle décloué.

Debout dans l'ombre bleutée de la longue véranda qui courait sur toute la façade de la Grande Maison, Hiawana suivait d'un œil ravi les courses et les danses et l'incroyable agitation de tous ces enfants, toutes ces petites personnes bruyantes et piaillantes dans le vibrant soleil de ce début de juillet.

Les ombres des magnolias tavelaient le pré de la cour, mais c'était bien sûr en pleine clarté, en pleine lumière, que la cohorte de gamines enrubannées avaient choisi de danser et tourner et massacrer allégrement leurs fausses crinolines de papier. Emeline n'était pas la dernière, c'était elle qui assurément braillait le plus haut et courait le plus vite et se démenait le plus hardiment – depuis belle lurette, ses flots et ses boucles n'étaient plus qu'une sorte de brousse hérissée, elle s'était débarrassée de la carcasse d'osier de sa robe et courait en pantalon de dessous, nus pieds, si bien que quelques autres parmi les invitées à la fête n'avaient pas tardé à l'imiter.

Sous la toile d'auvent du buffet, les mères et nounous, assises entre les entrelacs agités de leurs éventails, les joues rouges, sirotant des citronnades fraîches tout en surveillant leur progéniture bruyante, n'avaient pas osé protester ni interdire à leurs propres fillettes de se déharnacher de même, l'initiative étant venue de la petite maîtresse des lieux...

Hiawana souriait.

Les servantes noires, Clovis en tenue française, allaient et venaient, portant les plateaux de rafraîchissements. On entendait rire et glousser Mme d'Enverssois. À un moment, deux des dames espagnoles venues des domaines avoisinant Magnolia avaient entamé une chanson alerte dans leur langue, une chanson des îles, et toutes les petites filles groupées autour avaient repris en chœur à tue-tête, pour finir dans une sara-bande qui avait entraîné quelques mères dans son sillage et laissé tout ce monde joyeux, dans les derniers rebondissements de rires, à deux doigts de l'évanouissement de bonheur et de chaleur.

La voiture s'arrêta au bout de l'allée et Hiawana vit M. Forestier en descendre et donner le bras à sa future épouse, la *señora* Penelope Ruz y Mateo, et tous deux s'approchèrent dans les taches d'ombre et de soleil.

M. Forestier disait qu'un jour les arbres seraient si grands et forts et fournis qu'ils feraient un tunnel protecteur au-dessus de l'allée, depuis la cour jusqu'à la route de coquillages concassés. Ils s'arrêtèrent sous l'auvent de toile et M. Forestier fit ses civilités et s'inclina devant les dames, espagnoles et françaises en

nombre égal, baisa les mains des mamans, eut quelques mots pour les nounous. Il s'attarda un moment. Emeline l'attaqua avec une sorte d'épée de bois et il fit quelques passes avant de la désarmer et de la saisir et de faire mine de la jeter en l'air. Il abandonna la señora Penelope aux dames et se dirigea vers le perron après quelques révérences à la ronde.

Elle le regarda venir à elle avec un grand sourire.

Dans un mois, la maîtresse de la Grande Maison serait espagnole, l'alliance avec une des plus importantes plantations du bas Mississipi scellée. Mais sans doute l'aimait-il.

Il avait fière allure, sans une once de graisse, souple comme jamais. Pas tellement différent de la première fois qu'elle l'avait vu sur ce bateau du diable. Le visage un peu durci. La cicatrice un peu plus creusée, comme une longue ride verticale qui lui barrait la joue sous la barbe courte.

– Elles s'amuse, annonça-t-il, franchissant en deux bonds les marches d'accès à la véranda.

– Pour s'amuser, elles s'amuse! approuva Hiawana.

Il resta à son côté et ils regardèrent un instant s'agiter les enfants, au milieu d'elles Emeline qui avait retrouvé son épée de bois et ferrailait des hordes invisibles avec tant d'énergie que Clovis, de qui elle acceptait sans rechigner toutes les tranquilles réprimandes, dut tempérer son énergie.

– Bon Dieu, souffla M. Forestier. Il ne lui manque qu'une véritable épée pour que...

Il s'interrompit. Échangea un coup d'œil avec la femme noire. Et Hiawana savait ce qu'il avait voulu dire, savait à quoi et à qui il songeait.

– Ce soir, dit-elle. J'ai une promesse à tenir.

Il acquiesça. Chercha ses mots, le front plissé. Il dit :

– Essaie, quand même, de traduire en douceur les moments les plus... De les dire à ta façon. C'est une enfant.

– Ma petiote, souffla Hiawana.

M. Forestier lui adressa un autre regard, qu'elle parut ne pas remarquer. Un muscle joua sous la barbe de l'homme. Il reporta son attention sur les jeux dans la cour. Lentement, un sourire monta dans ses yeux, lui étira le coin des lèvres, et il dit :

– C'est étonnant... Nos voisins, ce tantôt, m'ont appris la nouvelle. Il y a six jours, le 4 juillet, les colonies anglaises ont proclamé la Déclaration d'indépendance, ce qui signifie une déclaration de guerre en bonne et due forme contre l'Angleterre.

Il tira de la poche des basques de devant de sa veste un puro très noir qu'il considéra un instant, le roulant entre ses doigts. Il reprit :

– Notre bon gouverneur Bernardo de Gálvez a pris position pour les... rebelles, leur a offert des armes, des munitions et encourage les volontaires louisianais à s'enrôler dans l'armée espagnole pour soutenir ceux qu'il appelle « Américains » contre les Anglais. Ce qui est drôle...

Il hocha la tête, humecta l'extrémité du cigare, le pinça entre ses dents et le retira :

– Ce qui est... cocasse, dit-il, c'est qu'au jour d'hui on nous demande de soutenir ce Washington rebelle, contre les miliciens de qui elle a tant marché et qui nous a si nombreusement tué de gens... Je me souviens, à une époque, elle s'était mis en tête de trancher la sienne.

Hiawana souriait.

– Je me demande ce qu'elle en dirait, ce jour d'hui.

– Si elle irait s'enrôler dans les rangs volontaires? dit Hiawana.

M. Forestier lui rendit son sourire.

Hiawana poussa la porte sans bruit et entra dans la chambre où elle croyait la trouver endormie, écrasée de fatigue, après tant de jeux et de rires et de gesticulations tout au long de ce jour d'anniversaire, après qu'elle avait bien failli s'endormir au beau milieu du repas du soir, où elle n'avait tenu que pour résister aux plaisanteries de M. Forestier qui avait prédit qu'elle s'écroulerait avant le riz sucré et les fruits du dessert. Mais

elle était assise, droite, dans son lit. La chandelle allumée, au chevet. Elle attendait. Elle attendait Hiawana avec un grand sourire. La clarté nocturne déversée par la fenêtre aux volets non tirés donnait à ses cheveux défaits une teinte plus sombre, violaçant le pâle feu brûlant des reflets.

Hiawana s'assit sur le bord du lit.

– Mon amiette, dit-elle sur un souffle.

Des odeurs d'herbe fraîchement coupée, la senteur des magnolias, des héliotropes dans les vasques près de la fenêtre, des fragrances d'été chaud que la nuit bouge à peine étaient entrées et s'étaient posées dans la chambre.

Emeline se pressa contre la grande femme noire et l'enserra de ses bras, et Hiawana posa la main sur ses cheveux. Elles furent ainsi un instant.

– C'était une si belle journée, n'est-ce pas, Hia? s'extasia Emeline d'une petite voix tremblante.

– Alors pourquoi pleurer, ma miette? sourit Hiawana.

– Parce que... demain, ce sera fini.

– Allons, allons, dit doucement Hiawana. Demain peut être encore plus beau, tu ne sais pas...

– Je t'aime tant, Hia! J'aime tant le monde! Crois-tu que je ne devrais pas le dire?

Hiawana élargit son sourire en réponse.

Un engoulement lança son cri dans la nuit.

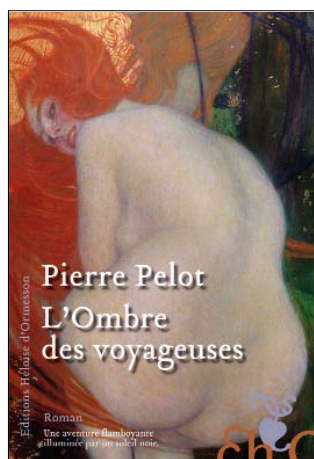
Emeline se redressa.

– Allons! dit-elle.

Elle essuya ses joues humides, remonta l'oreiller derrière elle et s'y enfonça confortablement, croisant les mains.

– Allons, je suis prête, dit-elle.

Hiawana dénoua les rubans du portefeuille et l'ouvrit, saisit la première feuille et s'inclina un peu pour l'approcher de la lumière de la bougie et commença à lire d'une voix grave, détachant chaque mot avec soin.



Pierre Pelot, *L'Ombre des voyageuses*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2006 | www.heloisedormesson.com
ISBN 2-35087-026-X | 25 € | 560 pages | Distribution/diffusion Interforum